

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Mélanie CRESPO

Rimbaud, l'enfant et les sortilèges

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 280-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Rimbaud, l'enfant et les sortilèges

Rimbaud, c'est cet enfant au regard étrangement bleu, agenouillé sur la grève, qui regarde l'Aube naissante. Il y a aussi un grand vaisseau sur la jettée, un vaisseau d'or qui ne part pas, et la mer immense ; derrière l'enfant, il y a la ville.

L'aventure poétique et spirituelle de Rimbaud est un départ vers des matins enchanteurs, vers une enfance éternelle ; ce sont des fenêtres qui s'ouvrent sur le grand ciel, des portes et des miroirs franchis avec l'habileté et la magie d'un ange, des délires entrecoupés d'éveils "navrants" : l'horloge des hommes bat, sournoise, aux oreilles du voyageur. Il y a l'heure de l'Occident, qui approche, "la réalité rugueuse", le dur labeur de paysan, "le siècle à mains" qui attendent ; en bas, la tombée du jour, après midi.

Cela commence donc comme un rêve : le regard bleu se voile, la réalité se trouble tout autour de soi, comme quand on fixe longuement une tapisserie et que les motifs se déforment et semblent prendre vie. Les hommes noirs du chantier, la foule qui s'agite sur les quais, tout cela s'efface.

La nef seule demeure, elle attend, lumineuse dans le ciel au-dessus de la ville. Le poète ne voit plus qu'elle, la grande nef. C'est l'heure du départ.

Derrière ses paupières à demi fermées, l'enfant-poète crée. Il crée son jour, il recrée la liberté, un monde dispensé de morale, de patries, d'églises mornes, d'ornières ; un monde où les chemins n'ont plus de sens, où il n'y a qu'une seule terre, plus de route, une terre infinie : un grand désert où luit une Aube éternelle.

La poésie est, chez Rimbaud, la possibilité d'une enfance fabuleuse, d'une enfance qui aurait conscience de soi : un rêve dominé. Rimbaud est sans cesse à la poursuite de cette enfance, c'est pour elle qu'il chausse ses "semelles de vent", elle, "cette idole, yeux noirs, crin jaune", génie courant nu sur la mer parmi le soleil qui se lève.

C'est pour cet enfant-là que le poète se damne, pour cette innocence qui lui sourit derrière les miroirs, pour ces yeux calmes et noirs pleins des clartés d'Orient, ces yeux de sphinx qui l'appellent

"Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisis".

Et sur son chevalet féerique, le poète dessine ce "corps merveilleux" avec son domaine : "l'azur, la flore, la mer".

C'est cela, son roman, ce roman "sans cesse médité", qu'il lit derrière ses paupières closes, tout seul. Ce roman nourri des expériences les plus folles, de la saveur d'une chair de fillette, de la fraîcheur des prés, les soirs d'été, de ces formes étranges et colorées qui naissent dans l'oeil quand on le presse avec force. Et l'enfant se grise de ses sensations, sa pupille irradiée par des plages violettes, voit des fleurs dans la nuit, des étoiles au calice magique, qui éclaboussent les ténèbres des rayons d'or de leurs naissances soudaines.

Le monde créé par Rimbaud est un monde de sensations, des sensations-images, de chairs mordues, d'herbes foulées. Son oeuvre est un univers qui fait l'expérience des limites : limites des choses, des couleurs et des formes libérées de leurs cernes bleuâtres, rendues abstractions, tache, visions mystiques ; par quels pouvoirs ? par ceux de la poésie, de sa poésie qui est elle-même une limite, une limite entre la littérature et l'hallucination, une poésie libre, authentique, qui crée, qui innove : liant les mots entre eux d'une manière nouvelle, elle les laisse réagir et former des images neuves ; elle est ce grand désert de toutes les possibilités. Et que poursuit-elle ? Sa liberté. "Cette liberté ravie" qui luit dans le soleil d'Orient. La liberté d'un monde originel, primitif, où midi ne meurt jamais,

*"La mer allée
Avec le soleil".*

Et par les chemins, "le petit valet dont le front touche le ciel" suit l'éternité. Il suit l'Aube, dans les prés, il suit la Grande Ourse, sa seule auberge, l'étoile du matin. Et sous ses pas, la nature s'éveille et regarde son poète de ses mille yeux de pierreries, les fleurs tintent, et une voix chante :

"Un maître anime le clavecin des prés".

Ce génie, ce magicien poète, mon "Petit Poucet rêveur", cet Orphée ne peut se détacher de l'Aube, du soleil levant. Dite Grande Ourse ou Vénus, c'est la même qu'il poursuit : l'Enfance, toujours. Cette enfance qui est sa dernière auberge. Le poète est entre deux mondes, il est, tel ces "effarés", assis "au

grand soupirail qui s'allume" dans une nuit d'hiver, absorbé par une vision merveilleuse, par cette bouche de lumière de vie et de rêve; enfant, replié

*"vers cette lumière
du ciel rouvert".*

Et derrière lui : la ville grise et froide, "la réalité rugueuse", l'hiver qui souffle sa bise glacée et l'horloge des hommes qui sonne les heures au clocher, infatigable, infatigable. Cependant ni le froid ni la bise, ni le soupirail aux grillages de fer ne gênent le génie effaré. Orphée persévère et son chant traverse tous les miroirs et toutes les portes, son chant descend jusqu'aux Enfers.

Et le poète, inlassable, ferme les yeux : il est "l'enfant abandonné sur la jetée", il a transpercé le ciel immense de sa foudre, il a brisé l'enveloppe des choses de son verbe génial, et il regarde maintenant l'horizon qui se déchire et l'Aube d'or qui transparait. Il embrasse la naissance de Vénus, après la nuit d'été, "le grand ciel ouvert", et le jour, "son jour", aux visions bouleversantes. Et il livre ses sens aux caresses brûlantes des couleurs, de la jeunesse, du matin.

Dans le ciel de ses yeux, les étoiles déclinant font des taches lumineuses. Et l'enfant y tend "des chaînes d'or", et il "danse". Tout cela paraît tellement beau, tellement authentique que l'enfant ouvre les yeux, et Orphée perd son Eurydice. Tout cela n'était qu'un rêve, un artifice de poète. Il faut que midi sonne, on n'y échappe pas.

Le poète est assis, accroupi devant une flache. "Plein de tristesse", il "lâche

Un bateau frêle comme un papillon de mai".

Le grand soleil s'est couché, la mer n'existe plus, il n'y a jamais eu que le crépuscule et cette eau noire, cette eau morte. Les expériences poétiques n'ont rien permis. Elles n'étaient donc que vanités ; vaines ces terres d'or, vain cet Orient enchanteur, vaine cette Saison en Enfer, vain ce roman d'enfant. "La Rivière de Cassis" ne coulera jamais que dans les rêves.

Midi a sonné, l'enchantement est rompu. "L'Aube et l'enfant" sont tombés "au bas du bois".

Mélanie Crespo